

LE DOCTEUR DUPUYTREN.

suite.

Quelqu'élevé que soit le rang auquel je suis parvenu, reprit le Docteur, quelque brillante qu'ait été ma carrière, je vous dis la vérité, M. Walpole, parmi tant de mendiants qui traînent leur indigence au milieu de cette vaste cité, il n'y a pas un misérable qui souffre plus que je n'ai souffert, qui ait à passer des moments plus pénibles que ceux que j'ai passés. Oui, dans cette ville si éblouissante de splendeur et si dégoûtante de corruption, et où les extrêmes vous offrent avec les contrastes les plus choquants, ce qu'il y a de plus recherché dans les jouissances, et ce que les douleurs ont de plus amer et de plus déchirant, j'ai subi des épreuves sous lesquelles bien souvent les âmes les plus robustes ont succombé et qui n'auraient brisé moi-même, n'eût été la noble générosité, l'affection désintéressée de celui dont le souvenir m'appelait à l'Eglise aujourd'hui.

J'ai vu, j'ai senti la misère sous ses formes les plus hideuses. Je me suis vu sans argent, couvert à peine de quelques lambeaux, mourant de faim et de soif, car tout se paie ici, jusqu'à l'eau. Dans cette chambre, par un long et rigoureux hiver, combien de fois m'est-il arrivé de n'avoir, pour ranimer mes doigts engourdis, que le souffle languissant que je tirais avec effort de ma poitrine épuisée par le besoin.

— Est-il possible ! m'écriai-je involontairement.

— Vous croyez peut-être que de telles épreuves sont au-dessus des forces de la nature, et je conçois en vous cette opinion ; cependant je ne vous dis que la vérité. Ma première éducation achevée, mes parents, dont la condition était modeste, mais qui étaient plein de tendresse pour moi, m'envoyèrent à Paris, en me donnant tout l'argent dont ils pouvaient disposer, pour me livrer aux études auxquelles je me sentais impérieusement appelé. J'étais présomptueux, comme on l'est à cet âge, et je pensais que cet argent serait plus que suffisant pour atteindre l'époque où je pourrais en gagner. Malheureusement je n'étais qu'à moitié de mes cours, lorsque dans l'espace de quelques semaines, je perdais mon père et ma mère. Ce fut un horrible coup pour moi, et peu s'en fallut qu'il ne renversât tout mon avenir. Je ne me décourageai pas cependant. Je me sentais appelé à quelque chose de grand, je voulais y atteindre ; et quand un homme a devant lui un noble but, et qu'il se sent de force à y arriver, ce n'est pas un premier choc, quelque violent qu'il soit, qui pourra briser son énergie.

J'avais un frère plus âgé que moi, je lui écrivis pour lui peindre ma position, le priant de me prêter quelque argent, que je m'engageais à lui rendre, lorsque mes études étant achevées, je pourrais faire face à mes besoins. Mon frère m'envoya seulement le quart de la somme que je demandais, avec une lettre bien longue et bien sèche, où il m'engageait à renoncer à mes folles espérances, et à suivre l'humble voie dans laquelle mes pères avaient marché. Pour toute réponse je renvoyai à mon frère sa lettre et son argent ; mais ce jour-là je dus me coucher sans souper : je n'avais pas un sou au monde. Pendant plusieurs jours je ne sais trop comment j'existai : je me rappelle seulement que plusieurs fois, si une bonne femme qui logeait à l'étage au dessous de moi, ne m'eût donné un morceau de pain, j'aurais été forcé de voler pour satisfaire l'impérieux besoin de la faim.

J'entendis parler d'un grand et puissant personnage, renommé pour sa bienfaisance, et ces autres vertus dont le monde accorde si facilement le titre et la gloire à ceux qui ont des richesses. J'étais jeune alors, et je prenais facilement pour des réalités ce que j'ai vu depuis n'être que des illusions : je crus à la vérité de cette réputation faite par le monde, et dans un moment de crédule confiance, j'adressai à ce riche une pétition : je lui parlais comme un esprit élevé peut le faire à celui en qui il suppose la même élévation ; je ne demandais que les moyens de continuer ma route vers un avenir utile et honorable ; quelques miettes tombées de la table du riche, cela me suffirait, pourvu que je pusse continuer ma vie d'études et de travail. Ces miettes, je m'abaissais à les demander, et je ne reçus qu'un refus sous la forme d'une froide et monotone excuse. Je frappai à sa porte dans mon désespoir, et ses domestiques m'en écartèrent. Vous avez passé sous cette même porte avec moi, M. Walpole, et vous avez vu si mes études ont été utiles au fils de ce riche impitoyable.

— Vous voulez parler de son excellence.... de cette fameuse opération !

— Oui, Monsieur.

— Rejeté par ce riche, continua le baron, il ne me restait plus qu'à disposer de quelques pièces de linge : je vendis tout presque pour rien. Le courage cependant ne m'avait point encore manqué.

Pendant plusieurs semaines je vécus de pain et d'eau que j'économisais, car je voyais avec agonie diminuer chaque jour la faible somme qui faisait tout mon trésor. Cependant, je travaillais sans relâche, je passais mes journées à l'amphithéâtre. Là, du moins, je n'avais pas froid et j'oubliais la faim. Le soir, revenu chez moi, je lisais à la lueur de la lampe qui éclairait le passage d'entrée de la maison, et je remontais à mon grenier manger un morceau de pain. Mais enfin le moment arriva où je me trouvai littéralement sans un sou, et sans moyen de rien réaliser. Pendant une semaine mon logeur, qui tenait lui-même la maison à loyer du propriétaire, consentit à me garder par charité, et je vécus de deux pains qui me furent offerts par un voisin, mais d'une manière si bienveillante et si affectueuse, que malgré ma fierté, je craignis de faire de la peine en refusant.

Une seconde semaine d'aumônes venait de commencer pour moi, lorsqu'en rentrant j'entendis dans la maison mon nom prononcé d'un ton fort animé ; je reconnus la voix du logeur et de mon charitable voisin. Celui-ci devait être vivement ému, car je l'entendis s'écrier sur un ton de reproche :

— C'est honteux ! Lagarde, c'est honteux ! Vous avez des enfans, ils pourront bien avoir un jour besoin d'amis. Pensez-y avant d'agir avec tant de cruauté.

— C'est parce que je pense à mes enfans, reprit aigrement le logeur, et que je ne veux pas qu'ils meurent de faim, que je veux tenir mes affaires en ordre.

— Allons, donnez-lui encore une semaine, vous ne vous en apercevrez pas. Je ferai de mon côté ce que je pourrai. Dieu sait que je ne peux pas faire grand-chose ; mais un peu d'un côté, un peu de l'autre, cela suffira. Dites donc que vous le voulez bien.

— Je vous dis qu'il faut qu'il sorte.

— Comment ! vous priez le bon Dieu tous les jours ; vous le remerciez de ce qu'il a fait pour vous, et vous pouvez rejeter un pauvre malheureux qui mourra de faim si nous l'abandonnons ! Voyez comme le pauvre garçon travaille. Il réussira, soyez en sûr, et nous serons bien dédommagés du peu que nous aurons fait pour lui. Pensez-y encore.

Il ne m'était pas difficile de voir que j'étais l'objet de cet entretien, et je dois dire que dans ce moment là je me sentis moins affligé de la dureté du logeur, que reconnaissant de l'intérêt que me portait mon compatissant voisin. Cependant quand je fus rentré dans mon grenier, un sombre désespoir s'empara de moi : j'étais absorbé dans de sinistres pensées, lorsque j'en fus tiré par un coup donné fortement à ma porte, et mon indignation et ma fierté firent place instantanément à la tendresse et à l'affection, lorsque je vis entrer le bon Sébastien ; c'était le nom de mon digne et bienveillant voisin.

— Il faut que vous sortiez d'ici, me dit-il sans cérémonie, vous devez quitter cette maison demain.

— Je le sais, lui répondis-je, et je suis prêt à la quitter tout de suite.

— Pour aller où ?

— Pour aller dans la rue ; n'importe où. Qu'est-ce que cela fait ?

— Comment ! Qu'est-ce que cela fait ? Mais cela fait beaucoup. Cela ne ferait rien si c'était le logeur ou moi. Quand nous manquerions dans le monde, personne ne s'en apercevrait. Mais vous, vous avez de grandes et belles choses devant vous, et vous irez loin, si rien ne vous arrête en route. Je ne vous laisserai point aller comme cela.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

— Ecoutez-moi. Mon intention n'est pas de vous faire de la peine. Je suis pauvre et je ne suis qu'un ignorant ; mais je respecte ceux qui sont savants, et j'ai compassion de ceux qui souffrent. Vous quittez cette maison demain ; je la quitte aussi. Vous me semblez n'avoir point d'amis, je n'en ai point non plus. Je n'ai jamais connu ni père ni mère. Tout ce que je puis vous dire de mon histoire, c'est que je suis Auvergnat et porteur d'eau. Pourquoi ne chercherions-nous pas un logement ensemble ? Je ne vous troublerai point, vous étudierez tant que vous voudrez. Quand vous serez fatigué, nous causerons ensemble ; s'entend, si ça vous convient, et si vous n'avez pas honte de moi.

Suite et fin au prochain numéro.

DEUX MAISONS A LOUER.

L'UNE (PLACE LARTIGUE), encoignure des rues Shebrooke et St. Denis.
L'AUTRE (FAUBOURG QUÉBEC), " " Ste. Marie et Salabery.
S'adresser à l'Évêché.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET,
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY,
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.

P. T. R. E.
P. T. R. E.